

58^e année.

N° 12

DÉCEMBRE 1947

LA SOURCE

ORGANE DE

*L'ÉCOLE NORMALE ÉVANGÉLIQUE
DE GARDES MALADES INDÉPENDANTES*

FONDÉE EN 1859

ET DEVENUE EN 1923
*ÉCOLE ROMANDE DE GARDES-MALADES
DE LA CROIX-ROUGE*



ADMINISTRATION : LA CONCORDE
LAUSANNE
29, RUE DES TERREAUX

Abonnements pour 1948

Nos lectrices trouveront une formule de compte de chèques dans ce numéro. Elles voudront bien nous le renvoyer rempli, sans tarder, pour faciliter notre administration.

Depuis 1939, le prix de l'abonnement est resté inchangé à 5 francs. La hausse du prix de revient a été telle au cours de ces dernières années que nous sommes obligés de demander maintenant six francs pour l'abonnement 1948. Comme par le passé, les Sourciennes qui ne pourraient payer cette somme recevront le Journal gratuitement.

Nous comptons que nos lectrices nous resteront fidèles et que toutes les anciennes tiendront à conserver ce lien avec leurs jeunes camarades et avec l'Ecole. Nous les remercions d'avance.

Nous avons reçu...

de l'Imprimerie Büchler, à Berne, l'*Agenda de poche suisse* pour 1948. 200 pages, carnet à spirale, crayon, couverture souple. Prix : 4 fr. 90. Petit format 3 fr. En vente dans toutes les librairies.

Chant de Noël

Nous sommes heureux de reproduire dans ce Journal un chant de Noël, *La nuit des nuits*, dont les paroles furent écrites à l'intention des Sourciennes par M^{lle} M. Butignot, secrétaire du Chanoine J. Bovet, après un séjour qu'elle fit dans notre clinique, et dont la musique fut composée par le Chanoine lui-même. Nous avons été très sensibles à cet hommage. C'est avec plaisir et reconnaissance que nos Sourciennes apprendront et chanteront ce beau chant.

ADRESSES

M^{me} Claude Chanson-Rochat, Les Fontenailles, *Le Mont* sur Lausanne.

M^{lle} Simone Dubal, ch. Bellaista, *Carouge* près Genève.

M^{me} Any Girard-Plüss, Riant-Parc 19, *Petit-Saconnex* près Genève.

M^{lle} Irène Huber, Am Letten, *Siblingen*, Schaffhouse.

M^{me} Suzanne Hügi-Montandon, Wesemlin Terrasse 2, *Lucerne*.

M^{me} Madeleine Mottas-Amstein, ch. de Bethléem, *Fribourg*.

M^{me} Debise Bösiger-Salvisberg, rue d'Arve 7, *Genève*.

LA SOURCE

PREMIÈRE NEIGE

Les visiteurs de l'Exposition des Musées autrichiens, à Zurich, en 1946, ont beaucoup admiré le *Paysage hivernal* du peintre flamand Lucas van Valckenborch, daté de 1586. Ce tableau fut reproduit dans le numéro de Noël de l'*Illustré*, sur deux pages en couleurs, avec une légende le présentant comme la première figuration des sports d'hiver dans l'histoire de la peinture. En effet, on pouvait voir sur cette toile non seulement des paysans occupés à rentrer en char ou sur leur dos le bois nécessaire pour leurs foyers, mais aussi des patineurs s'ébattant sur la glace, des enfants jouant dans la neige et des promeneurs se laissant glisser sur les routes en traîneaux attelés. Chose nouvelle pour l'époque, toute la toile était parsemée de points blancs : une joyeuse bourrasque de neige animait le paysage et lui donnait un caractère familier bien différent des froides peintures représentant l'hiver dans l'art du moyen âge.

Dans ce numéro de Noël de La Source, nous reproduisons un autre paysage hivernal du XVI^e siècle, qui, lui aussi, s'égaie d'une multitude de flocons blancs. Il s'agit de l'*Adoration des mages sous la neige*, de Pierre Breughel l'Ancien, l'auteur du *Dénombrement à Bethléem* que nous avons reproduit et commenté l'an dernier. Datée de 1567,

cette toile est antérieure de vingt ans à celle de Valckenborch et doit être vraiment le premier tableau ayant représenté une tempête de neige dans l'histoire de la peinture.

Ici aussi, nous sommes sur la place d'un village flamand. La neige s'est amoncelée sur le sol, sur les toits des grosses fermes et sur les rebords des fenêtres de l'église paroissiale. On voit des gens puiser de l'eau dans un trou de la glace qui recouvre le ruisseau. Les habitants du lieu vaquent aux travaux de la saison, vont et viennent, le dos courbé sous la chute des flocons blancs. La reproduction en noir ne donne pas les teintes douces et chaudes des paysages de Breughel : les murs sont en briques ocre au premier plan, rouges et violettes dans le lointain. La neige teinte en gris-bleu les couvertures des animaux et les vêtements des gens.

* * *

Mais pourquoi y a-t-il tant d'animation dans ce village des Flandres ? Parmi la foule des hommes qui se pressent sur le petit pont, on reconnaît des soldats à leurs armes et à leurs casques d'acier. Ils semblent appartenir à l'escorte d'importants personnages. Tous sont tournés vers le coin gauche du tableau. Là se trouve le centre de rayonnement de toute la scène : trois rois sont là, devant l'Enfant Jésus et sa mère, tandis que Joseph, reconnaissable à sa barbe blanche, se tient debout au fond de la cabane. Elle est bien misérable, cette hutte ouverte à tous les vents, où se sont réfugiés les parents de l'enfant. C'est qu'il n'y avait plus de place dans l'opulente hôtellerie que l'on voit au fond de la rue. Là-bas, des voitures sont arrêtées et les voyageurs arrivés les premiers se sont hâtés de se mettre à l'abri de la neige et du froid. Dans la cabane, le vent



souffle et chasse à l'intérieur des paquets de flocons. Aussi Marie enveloppe-t-elle son enfant de son grand manteau : elle le presse sur son sein en inclinant vers lui son fin visage. Joseph aussi regarde l'enfant avec une expression heureuse et grave.

Quant aux trois rois, ils sont, comme dit l'Écriture, « saisis d'une très grande joie ». Mais il y a de la crainte aussi dans leur cœur. Le sombre Balthazar est resté quelques pas en arrière, hésitant à s'approcher ; les deux autres princes sont agenouillés, l'un revêtu d'une somptueuse robe rouge, l'autre en manteau ocre. Leurs hommes de guerre discutent entre eux de l'événement, appuyés sur leurs longues piques, étonnés peut-être d'avoir cheminé des semaines pour n'arriver qu'à ce modeste bourg et n'y trouver qu'un petit enfant. Ils n'ont pas dételé leurs mules et ils ne paraissent pas songer à s'établir pour la nuit. En effet, les trois rois ont été « divinement avertis en songe de ne pas retourner vers Hérode ». Après avoir « ouvert leurs trésors et offert en présent l'or, l'encens et la myrrhe », ils reprendront leur voyage, en dépit de la tempête de neige, et « regagneront leur pays par un autre chemin ».

* * *

L'Adoration des mages sous la neige, de Breughel, trouve sa place entre le *Dénombrement* et le *Massacre des Innocents*. Trois fois, nous voyons le même village flamand, avec son église, ses maisons rustiques et ses habitants. A première vue, ceux-ci ne paraissent pas s'être beaucoup alarmés du recensement, ni réjouis de la naissance de l'enfant, ni s'être distraits de la venue des rois mages. C'est bien ainsi, d'ailleurs, que l'Écriture nous rapporte les événements. Si Breughel a, comme on dit aujourd'hui, « déplacé le centre

pathétique » des récits de l'Evangile en remplissant tous ses tableaux bibliques d'une foule de gens affairés ou insoucians, tandis que Jésus naît, vit, souffre et meurt toujours dans un coin du tableau, c'est que l'artiste avait pleinement compris le drame profond de l'Incarnation, la tragédie du salut des hommes. Lecteur attentif de l'Ancien Testament, il connaît la prophétie d'Esaïe 53 sur la naissance et la mort du Sauveur : « Il est monté devant l'Eternel comme un rejeton, comme une racine qui sort d'une terre desséchée. Il n'a ni beauté ni éclat qui nous le fasse regarder, ni apparence qui nous le fasse désirer ; méprisé, délaissé des hommes, il connaît la souffrance. Cependant il a porté nos maladies et il s'est chargé de nos douleurs ; c'est pour nos péchés qu'il a été meurtri et c'est pour nos iniquités qu'il a été frappé. Le châtiment qui nous apporte la paix est tombé sur lui et par sa meurtrissure nous avons la guérison. »

* * *

Tôt après le départ des rois mages, dit l'Evangile, Hérode « voyant qu'il avait été joué, se mit dans une grande colère, et il envoya tuer tous les enfants de deux ans et au dessous qui étaient à Bethléem. Alors s'accomplit ce qui avait été annoncé par Jérémie, le prophète : On a entendu des cris dans Rama, des pleurs et des lamentations ; Rachel pleure ses enfants et n'a pas voulu être consolée... » Cette scène affreuse, Breughel l'a décrite dans son troisième tableau, toujours avec le même décor : le village, la neige et la foule des habitants. Mais l'apparente insouciance des gens a fait place à l'angoisse et à la douleur. Le sang des enfants tache la neige, le ciel est sombre et la nuit tombe sur le village endeuillé. Mais si Breughel rend minutieusement

tous les détails de cet épisode douloureux du récit évangélique, il n'en oublie pas le sens révélé : « Par ses meurtrissures nous avons la guérison ; le châtiment qui est tombé sur lui nous apporte la paix ».

Cette paix vient déjà de la douce lumière qui éclaire les murs du village flamand, dans le tableau *L'Adoration des mages sous la neige*. Elle émane du groupe recueilli, joyeux et grave, qui se tient sous l'auvent de la hutte au toit mal recouvert. Ne disons pas, avec certains commentateurs de Breughel, que « l'intérêt de la peinture de mœurs l'emporte ici de beaucoup sur celui du récit de l'Évangile ». Ce serait méconnaître l'inspiration de cette œuvre et celle de l'artiste. Tandis qu'un Valckenborch ne nous montre dans une bourrasque de neige que les joies et les travaux des hommes, Pierre Breughel nous rappelle le souvenir de Noël. Il a pensé, dans la première tempête de l'hiver, à cette nuit qui fut saluée par les anges et les bergers, à cet enfant de Bethléem couché dans une crèche. Sans se soucier des temps et des lieux, il a transporté la scène évangélique dans le cadre familial des villages de son pays et imaginé, pour la première fois, que le Sauveur des hommes avait dû naître dans la bise et le froid, au milieu des flocons voltigeants de la neige. En cette saison d'hiver qui s'approche, nous penserons aussi, dès la première neige, à *l'Adoration* de Breughel et nous tournerons nos regards, avec joie et reconnaissance, vers le coin du tableau, où, devant les mages prosternés, apparaît le petit Enfant.

PIERRE JACCARD.

Dédié aux Sourciennes.

La nuit des nuits.

(A trois voix de femmes)

Musique de J. BOVET.
Paroles de M. BUTIGNOT.

Solennel.



1. { Nuit de douce al - lé - gres-se et pour-tant so-len - nel - le,
Dans l'es - pa - ce tu mets u - ne tra-ce im-mor-tel - le,
2. { Nuit de blan-che clar - té, nuit dont l'om-bre est ver-meil-le,
Nuit de cal-me et d'a-mour, nuit qui vis la mer-veil-le,



1. { Ton si - len - ce mur-mu-re un can - ti-que di - vin ;
Seu-le nuit qui sois pu - re et d'é-clat cris - tal - lin,
2. { Dont chaque heu-re, en le temps, marque un ry-thme é - ter - nel ;
Où le mon-de im-mo - bi - le in - ter - ro - ge le ciel,



1. Où la lu-ne est plus bleue, où la nei - ge é - tin - cel - le, Où le
2. Qui n'au - ras, dans les temps, ja-mais plus de pa - reil-le ; Sain-te



1. lac rend plus clairs ses re - flets ar - gen-tins.
2. nuit, nuit des nuits, dou - ce nuit de No - ël.

CAUSERIE MÉDICALE

Autour d'un centenaire : la lutte contre les pertes de sang.

Trois spectres effrayaient les opérés et hantaient les chirurgiens d'autrefois : la *douleur* fut supprimée par la narcose en 1847 ; la *fièvre puerpérale* — une des infections pyogènes post-opératoires trop souvent mortelle — a été considérablement enrayée par les mesures de propreté et de prudence qui furent appliquées la même année dans une clinique viennoise ; mais l'*hémorragie* continue d'être, au même titre que l'infection des plaies opératoires, une complication redoutée et qui suscite, année après année, de nouvelles méthodes thérapeutiques.

Certes, les pertes de sang ont été de tout temps combattues par la compression, le froid ou l'application locale de substances hémostatiques comme le perchlorure de fer. Mais la prévention de l'hémorragie massive n'est pas connue et les opérateurs n'amputent que les extrémités des membres et utilisent le fer rouge pour diminuer la perte de sang en carbonisant les parties molles. L'action directe sur un vaisseau qui saigne a été obtenue par la torsion et l'étiement ; Celse rapporte que l'école chirurgicale d'Alexandrie appliquait des ligatures.

Ambroise Paré essaya de mettre fin à la pratique de l'hémostase par carbonisation ; il remplaça cette méthode héroïque par la ligature des vaisseaux de la tranche de section du moignon d'amputation. Mais ce qui complique avant tout l'évolution des plaies, c'est l'infection : celle-ci est la cause des hémorragies secondaires. Les ligatures les mieux appliquées cèdent, le vaisseau est arroché par l'infection. Voilà pourquoi, malgré tout ce que ce procédé présentait de terrible, la carbonisation des tissus continue

d'être utilisée pour assurer une meilleure hémostase et diminuer les ravages de l'infection.

Ce n'est qu'au XVIII^e siècle que l'on revint à la ligature des vaisseaux, mais après les avoir préparés et isolés, ce qui évitait les inconvénients de la ligature en masse de Paré. Cette méthode ne deviendra vraiment utile qu'avec l'ère de l'antisepsie.

La compression en masse fut appliquée à la racine du membre par les aides des chirurgiens militaires. L'enveloppement du membre par un bandage serré diminuait la perte de sang ; cette constriction en masse comprimait les muscles, les nerfs et diminuait en partie la douleur.

En 1674, Morel appliqua le premier tourniquet. Mathias Mayor, notre grand chirurgien lausannois, perfectionna cet appareil. Le tourniquet était fabriqué en bois ou en métal muni de vis, de boucles et de sangles qui permettaient de serrer au niveau de l'artère une pelote de bois ou de cuir qui comprimait l'artère contre l'os. Le tourniquet à vis de Jean-Louis Petit était alors le plus communément employé. Mayor le simplifia et imagina le tourniquet à boule ; son premier article, paru en 1822, était un essai sur la ligature.

Plus tard, il vulgarisa la chirurgie, seule branche de l'art médical capable d'être mise à la portée de chacun et en particulier des soldats. Il publia, en 1841, des fragments de chirurgie populaire. Il légittima hautement la compression digitale dans la plaie qui saigne : « C'est de cette même manière qu'on arrête très bien l'écoulement d'un liquide, lorsqu'il s'est fait un trou au vase qui le contient. Les doigts sont en effet les meilleurs bouchons ou tampons pour le premier moment. »

Il propose ensuite à chaque soldat de partir en guerre avec, dans son sac, une éponge et un mouchoir plié en

cravate. L'éponge est appliquée au fond de la plaie qui saigne et la cravate sert à la comprimer en la maintenant à sa place. La forte flexion du membre seule suffit souvent pour arrêter toute perte de sang.

Et voici d'après Mayor l'origine du garrot qui est une simplification du tourniquet : « Un mouchoir plié en cravate est appliqué à la racine de la cuisse ou du bras, en appliquant sous le lien et à la partie interne du membre un mouchoir ou un chiffon plié en plusieurs doubles et assez épais pour aplatir, en le comprimant, le principal vaisseau que l'on peut facilement sentir battre à cet endroit. Le meilleur moyen, le plus simple et le plus expéditif consiste dans une cravate au milieu de laquelle on fait un ou deux nœuds bien serrés ; on applique cette partie nouée comme une pelote sur le vaisseau que l'on veut écraser et on la fixe solidement en faisant passer autour du membre les deux chefs de la cravate que l'on serre convenablement et que l'on attache bien ».

La crainte de l'infection nosocomiale, dont le début est purement local et qui peut se propager par les vaisseaux béants de la plaie, a fait renoncer peu à peu à tout instrument tranchant ainsi qu'aux brillants procédés d'exérèse de Lisfranc.

Les méthodes oblitérantes, assurant d'emblée la fermeture hermétique des vaisseaux, ont eu une vogue inouïe : cautérisation, dilacération, écrasement par les appareils redoutables de Maisonneuve et de Chassaignac.

En 1850, Chassaignac, dont le nom reste attaché à la méthode du drainage chirurgical, imagina une nouvelle méthode pour prévenir l'effusion du sang dans les opérations chirurgicales et il présenta à la Société de chirurgie son écraseur linéaire, instrument constitué par une chaîne dont les mouvements alternatifs agissaient en sciant et en

écrasant tout à la fois. C'est ainsi que furent amputés cols utérins, langues, polypes nasopharyngiens et même des membres ! Maisonneuve, par la méthode qu'il baptisa diaclasique, au moyen de l'ostéoclaste à chaîne et à levier, fracturait par torsion le membre à amputer. Il ne restait plus qu'à faire tourner le constricteur jusqu'au moment où le câble à chaîne eût sectionné les parties molles. Mayor utilisa une méthode analogue pour enlever les tumeurs. A l'aide de son tourniquet à chapelet, il extirpa, chez une française que « les gros bonnets de la capitale ne voulaient pas entreprendre », une grosse tumeur du cou pesant près de deux livres. La plaie cicatrisa, « à l'aide de quelques bandelettes », par première intention.

Pour les amputations, le chirurgien de Lausanne proposa, en 1843, un procédé simple et énergique, la tachytomie qui consistait à couper rapidement le membre à amputer par une percussion forte et subite imprimée sur le tachytome.

Le 14 février 1847, Mayor fit une dernière visite à son cher hospice ; son fils, qui remplissait à sa place les fonctions de chirurgien, opérait un jeune Valaisan atteint d'une tumeur adhérente à l'humérus. L'opération ne causa aucune douleur au malade qui était endormi par l'éther. « Je suis heureux de voir cela avant de mourir », dit avec une visible émotion le père Mayor, accroupi dans son fauteuil. Il voyait ainsi se réaliser le but humanitaire qu'il avait poursuivi dans ses essais de tachytomie.

Les caustiques eurent également leur vogue : la pâte de Canquoin eut une grande fortune pendant plus de trente années. D'autres chirurgiens amputaient le membre à l'aide de la potasse caustique. Il fallait six à huit séances pour réaliser la section des parties molles. Un trait de scie était nécessaire pour terminer l'amputation. La pâte que

Chassaignac préconisait était faite avec de l'acide sulfurique et de la garance.

On est frappé de voir des chirurgiens tels que Chassaignac, Maisonneuve et Mayor adopter des procédés aussi barbares. Seul le spectacle des salles d'hôpitaux d'alors explique ce fait étrange. La suppuration des plaies, l'infection nosocomiale, la pourriture d'hôpital atteignent une proportion plus élevée qu'au temps de Dupuytren, et cela s'explique par le fait même des découvertes récentes : dès 1847, les chirurgiens opèrent plus lentement, l'anesthésie générale les dispense de faire vite et les causes d'infections se multiplient, car, malgré la leçon qu'avait donnée Semmelweis, la notion de contamination directe ne fut admise par personne jusqu'à la veille de la guerre de 1870.

Tels étaient à l'époque les moyens utilisés pour éviter les pertes de sang. A partir de la découverte des microbes et de l'ère antiseptique, les moyens se perfectionnent : ligature artérielle au lieu d'élection ou dans la plaie, les hémorragies secondaires sont moins fréquentes. Une hémostase provisoire a été proposée par Simpson au moyen d'aiguilles enfoncées au travers des parties molles et comprimant le vaisseau qui saigne ; cette acupressure n'a pas eu un grand succès.

En 1872, Spencer Welles modifia les anciennes pinces à artères de Liston et de Dieffenbach, il introduisit dans la pratique chirurgicale les pinces à forcipressure dont nous utilisons maintenant les modèles de Péan et de Kocher.

En 1873, Esmarch proposa d'appliquer une bande élastique pour exprimer le sang du membre à opérer, puis d'en appliquer une seconde à la racine de ce membre pour obtenir une hémostase parfaite. La tamponnade de Mikulicz rend encore des services dans les cas d'hémorragie subite en profondeur.

La suture artérielle, l'électrocoagulation sont des procédés modernes qui permettent de faire, sans perte de sang, des opérations sur le cœur, le poumon et le cerveau. Actuellement, la transfusion du sang, assurée dans les grandes villes par les bons offices des banques du sang, a sauvé la vie de nombreux blessés pendant la dernière guerre, et cela non seulement par la substitution du sang perdu, mais grâce aussi aux propriétés hémostatique et hématopoïétique de la transfusion sanguine.

D^r HENRI PERRET.

AUX CADOLLES

4 novembre. La nuit est tombée quand nous arrivons aux Cadolles. Un petit air de fête nous accueille dans la grande maison, bien que l'on n'y soit pas sans mélancolie. En effet, c'est pour la soirée d'adieu de M^{lle} Hack que nous sommes, M^{lle} Steuri et moi, venues à Neuchâtel.

Le temps est court, le programme copieux ; aussi décide-t-on de commencer tout de suite. L'or de la forêt a passé dans la salle de gymnastique où sont dressées des tables fleuries. Le feuillage d'automne met une note lumineuse ; une ambiance cordiale est immédiatement créée.

Après un cantique, on entend un beau texte : « Etre prêt », lu par une diplômée, et de la musique. Au nom de ses compagnes, une des anciennes dit à M^{lle} Hack leurs regrets de la voir partir et leur reconnaissance. Elle rappelle tout ce que notre infirmière-chef a fait pour la maison et pour celles qui ont travaillé sous ses ordres. Les Sourciennes lui remettent en souvenir une channe gravée et remplie de leurs vœux de rétablissement complet. M^{lle} Hack remercie ses collaboratrices et leur laisse comme mot d'ordre : « Sois fidèle ».

Musique, chants, dialogues se succèdent tant et si bien que, lorsque cinq capucins vêtus de bure viennent demander une hospitalité tardive, et clore le programme en chantant une messe de Mozart, le train du retour avait passé dans la nuit... et les Lausan-

noises de rester en panne... ce qu'elles n'ont pas regretté. La soirée se prolongea joyeusement et tardivement autour d'une tasse de thé et d'excellents gâteaux. M^{lle} Steuri dit quelques mots à M^{lle} Hack pour la remercier plus spécialement de la part de La Source pour le travail accompli pour l'Ecole dans un poste difficile. Elle adresse un vibrant appel à nos jeunes pour les encourager et les inviter à «tenir» afin que La Source puisse répondre oui à tous les appels.

Merci aux Bleues de Neuchâtel pour leur soirée et pour ce qu'elles font et feront encore pour les Cadolles. Merci à M^{lle} Hack pour tout ce qu'elle nous a donné. Nos vœux l'accompagnent afin que sa santé se raffermisse et que bientôt nous puissions lui confier une nouvelle tâche.

A. H.

P.-S. Quelques jours plus tard, dans une rencontre à l'Hôpital, le directeur des Services sociaux, M. Jean Liniger, offrait à M^{lle} Hack une superbe pendulette avec une dédicace exprimant la reconnaissance de la ville de Neuchâtel. La Source avait remis aussi un volume d'art, en souvenir, à son infirmière-chef.

A ROSSINIÈRE

Grâce au dévouement et au savoir-faire de M^{lles} A. Schneitter et R. Laurent, l'exploitation de L'Abri en 1947 a donné des résultats tout à fait satisfaisants. Dès le début de juin, surtout pendant l'été, et encore en septembre, de nombreuses Sourciennes y sont montées, soit pour y rendre visite soit pour y séjourner. On a compté 41 pensionnaires, totalisant 972 nuitées. Quand il y avait de la place, on a pu recevoir quelques amies ou parentes non Sourciennes. Parmi nos infirmières, 4 d'entre elles occupaient des postes de chefs, 4 travaillaient dans les hôpitaux comme diplômées, 1 y était stagiaire, 4 étaient attachées à des services sociaux, 9 faisaient du service privé et 7 étaient en retraite. Les plus longs séjours ont été de 42, 46 et 48 journées, mais, en moyenne, nos hôtes sont restées une quinzaine de jours. Les échos les plus favorables nous sont parvenus sur ces vacances ensoleillées de 1947, et sur la joie et le bienfait que nos infirmières ont trouvés à Rossinière, grâce à ce chalet que nous a donné Jeanne-Marie Dubuis. Nos directrices ont su en faire un foyer accueillant, où

chacune était reçue « comme à la maison », où la gaité régnait sans nuire au repos.

La question se posera bientôt de savoir si La Source entend accepter définitivement le legs de M^{lle} Dubuis ou y renoncer. En effet, le testament prévoit un essai de dix ans. Il faut, jusqu'au terme de ce délai, que l'institution de cette maison de vacances fasse en quelque sorte ses preuves et montre son utilité. Les Sourciennes qui ont dirigé la maison jusqu'à maintenant se sont donné une peine infinie pour gagner la partie. Nombreuses sont les infirmières qui ont montré leur intérêt pour L'Abri en remettant aux directrices des dons en espèces ou en nature. C'est ainsi qu'on a pu encore cette année faire la commande d'une table et de divers objets. Nos remerciements vont à toutes celles qui ont fait des cadeaux à L'Abri. Nous citerons particulièrement le nom de M^{me} Clara Malherbe, qui nous a remis plusieurs pièces de mobilier et de literie. Nous espérons entreprendre des travaux importants dans la maison. Déjà en 1947, le charpentier de Rossinière a refait toute la galerie du premier étage.

L'hiver est rude à Rossinière, et le soleil ne parvient malheureusement que quelques heures par jour à L'Abri en décembre, janvier et février. Le chauffage de cette maison pose des problèmes difficiles. C'est pourquoi nous ne l'avons jamais ouverte jusqu'ici en hiver. Toutefois M^{lle} Schneitter a désiré qu'on mette l'avis suivant dans le journal : si un groupe d'infirmières désirait occuper la maison cet hiver, nous pourrions leur en confier la responsabilité pour le temps qu'elles voudront. Dans ce cas, qu'elles veuillent bien s'adresser d'abord au directeur de La Source, et tous les renseignements leur seront donnés.

CHRONIQUE DE L'ASSOCIATION

Le Comité souhaite de bonnes fêtes aux membres de L'Association et se réjouit de les rencontrer autour des sapins qui seront allumés dans différentes sections.

Espérons qu'un nombre important de Sourciennes se réjouiront

de se retrouver pour entendre à nouveau le récit de la Nativité et le message de paix qui en découle.

Cadeaux de Noël

Notre présidente de l'Association suisse, M^{lle} M. Wuest, nous a demandé d'intéresser les infirmières privilégiées, et particulièrement les jeunes, au sort de leurs compagnes invalides ou malades en faisant une collecte ou en envoyant des objets confectionnés par elles. Ceux-ci seraient remis en cadeau à Noël.

A La Source, une collecte organisée par M^{lle} de Haller a rapporté une jolie somme qui a été expédiée à l'Association suisse.

Cette idée nous a paru excellente, et nous nous permettons, quoiqu'il soit un peu tard, de faire appel à la générosité des Sourciennes. Nous serions très heureuses de recevoir des objets utiles ou des vêtements chauds (mais neufs) : gants, écharpes, mouchoirs, liseuses, jaquettes, camisoles. (On peut se mettre à plusieurs pour les confectionner.) Nous les partagerions entre Sourciennes et infirmières de Suisse. Dix de nos compagnes auront la joie de recevoir un paquet de Zurich. Que toutes celles qui liront cet appel et qui désireront y répondre adressent leurs envois à M^{lle} Lecoultre, Foyer de La Source à Lausanne, en spécifiant qu'il s'agit d'un présent de Noël.

Cotisations

Nous nous excusons de revenir sur la question dans ce numéro. Cependant, pour éviter des difficultés à notre caisse, nous demandons à celles de nos compagnes qui renonceraient à rester membres de l'Association suisse de bien vouloir en aviser M^{me} Chapallaz, avenue Beaulieu 45, Lausanne, avant le 20 décembre 1947.

En effet, c'est au 1^{er} janvier 1948, que nous devons annoncer à l'Association suisse le nombre de nos membres Source. Or, les cotisations impayées au 15 mars 1948 seront à la charge de l'Association Source, si nos membres démissionnaires n'ont pas fait part à notre caissière de leurs intentions.

Nous rappelons que la cotisation pour 1948 sera de 18 fr. 50, se répartissant comme suit : Association suisse, cotisation : 7 fr. ; Fonds de secours : 1 fr. ; Abonnement *Revue suisse des Infirmières* : 4 fr. ; Association Source : 6 fr. 50.

NÉCROLOGIE

Henriette Gutknecht.

C'est encore une personnalité de premier rang et une infirmière de grande valeur qui est enlevée à La Source. Nous avons eu le privilège de faire la connaissance de M^{lle} Henriette Gutknecht à Saint-Claude, en automne 1946. Affaiblie par une activité inlassable, minée par la maladie et les épreuves, elle se préparait à rentrer en Suisse pour se rapprocher des siens. On nous a dit à Saint-Claude tout ce qu'elle fit pour les malades et les enfants. Nous avons demandé à M^{lle} A. Gilliéron, directrice de l'Hôpital de Saint-Claude de rappeler brièvement les étapes de la carrière de son amie. C'est elle qui lui dira, par les lignes ci-dessous, le dernier adieu de La Source :

M^{lle} Gutknecht était infirmière par vocation ; très dévouée et compétente, elle sut répondre aux besoins de son temps et réalisa une belle carrière.

Elle servit dans la guerre des Balkans et durant celle de 1914-1918, à Aix-les-Bains et à Saint-Claude. Elle avait reçu son diplôme en 1916.

Dans le Jura, elle vit les tristes conditions de l'enfance et, pour lutter contre la misère des trois premières années de vie de l'enfant, elle créa une pouponnière qui devint également une école de nurses. Ses succès auprès des enfants furent exceptionnels ; elle les éleva si bien que ceux-ci étaient remarquables.

Pendant plus de vingt ans, la pouponnière fonctionna comme une ruche active et forma des nurses pour le plus grand bien des petits. M^{lle} Gutknecht reçut le diplôme d'Etat français et la médaille de l'Assistance publique pour les services rendus.

Au cours de la guerre de 1914, elle avait recueilli une enfant abandonnée qui, devenue jeune fille, l'aïda dans sa tâche. Pendant la période tragique de 1940 et pendant le régime d'oppression, M^{lle} Gutknecht connut bien des épreuves ; sa fille adoptive fut condamnée par Vichy à six mois de prison et les multiples tracasseries vichyssoises l'obligèrent elle-même à quitter la pouponnière. Cette dernière passa sous deux directions en trois ans et finalement ferma ses portes, faute de directrice compétente.

M^{lle} Gutknecht travailla alors dans un dispensaire pendant deux ans, puis l'Assistance aux enfants la nomma directrice d'une institution de la Goutte de lait. Hélas, les dures années de la guerre avaient ébranlé sa santé et mirent fin à sa carrière.

Très bonne et modeste, elle disparut sans bruit, mais nous qui l'avons connue et vue à l'œuvre, rendons hommage à cette infirmière d'élite, au cœur si généreux pour les souffrants et les déshérités.

Hélène Leyvraz.

Notre chère Hélène Leyvraz nous a quittées le 5 novembre pour entrer dans le monde invisible.

M^{lle} Leyvraz avait fait partie de la volée 1901-1902. Après son stage à La Source, elle avait travaillé en clinique, fait différentes gardes particulières avant d'ouvrir, avec son amie M^{lle} du Châtel, le petit chalet « La Nichée », à Leysin, pour enfants malades. Plus tard, « La Nichée » fut transférée à Chernex sur Montreux et devint un home d'enfants. Nombreux sont ceux qui doivent leur véritable formation d'hommes et de femmes au séjour fait auprès de celle qu'ils appellent encore du nom de « tante Lène ».

M^{lle} Leyvraz s'est éteinte chez elle, à Genève, entourée de parents et d'amis. Elle laisse des regrets profonds car elle s'était fait aimer de tous ceux, grands et petits, jeunes et vieux qui l'approchaient. Elle était toute bonté et tout amour, aimant comme elle respirait, s'oubliant toujours pour ne penser qu'aux autres. Que ce soit au lit des malades qu'elle a soignés, ou auprès de ceux qu'elle a aidés, consolés, soutenus, sa personnalité s'effaçait complètement, ne laissant subsister que le rayonnement qui, naturellement, émanait d'elle, dans son beau et lumineux regard et dans ce sourire qu'on ne peut oublier.

Aux approches de Noël, nous penserons particulièrement à elle, nous souvenant des beaux colis de lainages légers et de gâteries que, chaque année, elle préparait avec quelques amies pour ses camarades Sourciennes : pour les mobilisées, pendant la guerre, pour les isolées et les malades.

Maintenant « elle se repose de ses travaux et ses œuvres la suivent », mais nous qui restons nous nous sentons appauvries parce qu'elle n'est plus là.

Deux Sourciennes de sa volée : C. D. et F. R.

RÉUNIONS DE SOURCIENNES

LA SOURCE, 7 novembre. — A l'occasion de l'ouverture du cours pour infirmières-visiteuses, et en présence d'un grand nombre de celles-ci, invitées à se joindre à nos élèves régulières, M. le pasteur Anselmier nous parle des années qu'il a passées à Orbe, en qualité d'aumônier des établissements pénitenciaires du Bochuz. Il s'attache surtout à l'effort de rééducation et de relèvement des détenus et montre, dans un émouvant exposé, comment l'Evangile peut toucher des cœurs, transformer des vies et rayonner jusque dans les murs d'une prison.

Gardes venues du dehors : M^{mes} et M^{lles} E. Vionnet, M.-Th. Henchoz, I. Jaccaud, I. Aitken-Briod, B. Ciana-Martin, B. Pointet, M. Magnin, M. Guillod, M. Ramuz, H. Moret, L. Chambaz, E. Panchaud, M.-L. Bussy, E. Rosenblatt, J. Amiguet, F. Jakob, G. Weber, S. Gusy, A. Walther-Pahud, S. Wintringer, C. Noesen, G. Pfæfli, A. Chamorel, M. Lombard, M.-R. Tettoni, M. Moreillon, B. Co-chard, M.-L. Jeanneret.

GENÈVE, 18 novembre. — La séance est ouverte par un culte de M. le pasteur Emmanuel Christen. Après quoi nous avons le plaisir d'entendre son frère, M. Ernest Christen. Ce dernier nous parle d'Ysaye, violoniste de grand talent, un homme qui mérite que l'on parle de lui, ne serait-ce que pour sa modestie. Un artiste célèbre, s'il est charitable, n'en est que plus grand encore. Or, ainsi que M. Christen nous l'a montré, Ysaye savait donner sans compter.

Nous remercions très vivement M. Christen, qui est venu nous parler malgré les difficultés qu'il éprouve à se déplacer. Le cantique 115 termine cette bonne soirée, et nous nous donnons rendez-vous au mois de décembre.

Etaient présentes : M^{mes} et M^{lles} E. Aubert, M. Languetin, M. Zahnd, Y. Quadri-Jacquard, M. Weber, M.-A. Charpier, F. Robert, J. Gay, N. Vautravers-Weber, M. Campiche-Rusillon, I. Gabin-Châtelain, J.-M. Paris, M. Meylan, A. Cuendet-de Meuron, R. Terrisse-Schalberter, C. Jeanrenaud.

FAIRE-PART

MARIAGES. — M^{lle} *Françoise Exchaquet* et le pasteur Ch.-L. Gagnebin, en novembre. M^{lle} *Madeleine de Mandach* et M. Luc Staehelin, le 20 décembre.

NAISSANCES. — Kurt, fils de M^{me} *Lina Hübschi-Lavanchy*, le 25 septembre, à Bümplitz. — Marie-Françoise, fille de M^{me} *Lore Aellen-Marti*, le 5 novembre, à Genève. — Nelly-Marie, fille de M^{me} *Gilberte Goumaz-Piaget*, le 5 novembre, à Sédeilles. — Marie-Catherine, fille de M^{me} *Norah Zeerleder-Stein*, le 18 novembre, à Davos.

DEUILS. — M^{mes} *Hélène Schultz-Wehrli*, *Marie-Marthe Neuhaus-de Weiss* et M^{lle} *Simone Blancpain* ont perdu leur père.

CALENDRIER

Lausanne.

Jeudi 4 décembre, à 15 h. : Comité central au Foyer.

Vendredi 5 décembre, à 20 h. 30 : Auditoire de La Source. Causerie de M^{lle} *Jeanne Brunner*, Sourcienne missionnaire au Thibet.

Samedi 13 décembre, à 15 h. : A La Source. Noël de l'Association.

Genève.

Mardi 16 décembre, à 20 h. 15, Taconnerie 5, 2^e étage : Fête de Noël présidée par M. Jaccard.

Leysin.

Jeudi 4 décembre, au Sanatorium Beau-Site : Conférence de M. le Dr G. Rossel : *Le cycle évolutif de la tuberculose humaine*. Toutes les infirmières de Leysin sont cordialement invitées.

Neuchâtel.

Mercredi 10 décembre, à 20 h. 30 : Fête de Noël, au Dispensaire antituberculeux, avenue du Peyrou 8.

Lettre de Londres	241
Cours pour infirmières-chefs	243

4. *Affaires d'Ecole.*

L'Abri.	74,	264
Bâtiments		54
Conseils	9, 101, 124, 128, 146, 181,	228
Cours pour I.-V.	55, 195,	206
Dans nos maisons	28,	128
Réduction des écolages		29
Nouveau plan d'études		229
Hôpitaux desservis par La Source: Nestlé	31, 37,	100
Metz		19
Cadolles		263
Journée de La Source.	142,	151
Projet de fusion	148,	228

5. *Rapports, comptes et dons.*

Rapport et comptes de La Source pour 1946	103
Dons et legs	198
Association: rapport, comptes, dons	86, 93, 116
Home: souscription.	95
Foyer: rapport.	116

6. *Nécrologies.*

M. A. Du Pasquier, 9; Doris Knodel, 39; Rosina Bener, 62; professeur Dr Paul Demiéville, 76; Jeanne Simon, 82; Amélie-Alix Nicolas, 84; Dr Fritz Dumont, 101; Renée Rudolf, 112; Dr H. Tecoz, 124; Emma Weilenmann, 133; Josine Peereboom, 173; M. Gustave Fleury, 181; Frieda Cotti-Tanner, 244; Renée Rouvé-Bourgeois, 245; Henriette Gutknecht, 267; Hélène Leyvraz, 268.

7. *Bibliographies.*

Antony Krafft	63
Destins de la psychiatrie suisse	64
Bulletin d'information des infirmières de la Croix-Rouge	270

8. *Illustrations.*

Doris Knodel.	39
Jeanne Simon	83
Renée Rudolf	112
Dr Henri Tecoz	125
Saint-Georges tuant le dragon (V. Carpaccio)	163
M ^{lle} Marie Geiser.	219
Adoration des mages sous la neige (P. Breughel)	253